Document generated on 04/17/2024 12:19 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Mercenaires en quête d'auteur, Réalisation : Alain d'Aix, Jean-Claude Burger et Morgane Laliberté Canada (Québec), 1983, 87 minutes

Richard Martineau

Number 115, January 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59448ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Martineau, R. (1984). Review of [*Mercenaires en quête d'auteur*, Réalisation : Alain d'Aix, Jean-Claude Burger et Morgane Laliberté Canada (Québec), 1983, 87 minutes]. *Séquences*, (115), 34–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

soit baptisé à l'église, même si les parents ne pratiquent pas leur religion. Cette contradiction, rejeter le mariage mais conserver le catholicisme, ne manque pas de surprendre. Il y a des traditions tenaces. Mais la grande plaie que les jeunes déplorent, c'est le chômage. Ils en parlent avec hargne. Ce sont eux les victimes d'une société déséquilibrée, car ils sont l'avenir. Actuellement ils perdent un temps précieux qui devrait être employé pour l'apprentissage d'un métier. L'école les a tant déçus pour la plupart. Un jeune regrette de ne pouvoir s'exprimer correctement oralement ou par écrit. Il a de la difficulté à écrire une lettre, alors qu'il sait que cela est fort utile et même indispensable dans la vie. Dans l'ensemble, ces jeunes observent que la période scolaire est un temps de transition. Ils passent et les compagnons avec lesquels ils ont partagé une partie de leur jeunesse, ils ne les revoient plus. Chacun a pris son chemin qui ne recoupe pas nécessairement celui de autres. Chacun se débrouille avec le peu qu'il a acquis et rêve toutefois de bonheur.

Pour nous présenter ce tableau collectif, Georges Dufaux a donné la parole aux jeunes les retrouvant dans leur milieu respectif. C'est dire que la parole domine car elle témoigne de l'état d'âme de chacun. Il ne faut pas conclure que l'image est inutile. Au contraire, elle révèle le comportement du père ou de la mère face à son enfant. Et cela est fort significatif. Cependant plutôt que de suivre un personnage dans sa continuité, l'auteur a préféré passer de l'un à l'autre tout en revenant sur l'un ou sur l'autre pour compléter les renseignements. Malheureusement tout ce que le cinéaste a retenu n'a pas la même importance. Le film aurait gagné à être émondé car des personnages resurgissent sans apporter vraiment d'éléments nouveaux. Il faut convenir que le côté inattendu, surprise, j'ose même dire spectaculaire, des *Enfants des normes* a disparu pour faire place à un déroulement paisible, trop paisible où l'on discerne le reportage influencé largement par la télévision: cadrage, lieu, éclairage. Entendre des jeunes pérorer pendant presque deux heures devient un peu lassant. C'est dommage. Un montage plus resserré, élaguant des scènes superflues, aurait donné un film consistant et plus attachant. Finalement ce qui compte surtout ici c'est la condition de ces anciens enfants des normes, cinq ans après leur sortie de l'école. Cela nous est rendu avec insistance.

Léo Bonneville

MERCENAIRES EN QUÊTE D'AUTEUR — *Réalisation: Alain d'Aix, Jean-Claude Burger et Morgane Laliberté — Images: Philippe Lavalette — Musique: Toto Bissainthe et Les Gramacks — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 87 minutes.*

On les appelle mercenaires. Pour une poignée de dollars, ils vous renversent un gouvernement. Pour quelques dollars de plus, ils mettent une ville à feu et à sang. Bons pour les gens au pouvoir, brutes et méchants pour ceux qui souffrent de leur soif d'aventure et de fortune, ils ont fait plus d'une fois la révolution, dans l'Ouest, comme dans l'Est. Avides de rêves exotiques, passionnés d'armes à feu, aimant le risque, leur seule politique est la politique du mark, du rouble, de la lire, de l'or, du pétro-dollar. Shakespeare les surnommait « chiens de guerre ». Le cinéma et la littérature populaire en ont fait des héros. Mais ces personnages, fascinants et dangereux, existent réellement. La preuve: les

réalisateurs de *Mercenaires en quête d'auteur* les ont rencontrés.

Leur long métrage, certes, n'est pas autre chose qu'un reportage-télé dans sa forme classique. Mais ce qui lui donne un impact aussi puissant est que son contenu, faisant preuve d'une longue et patiente recherche, dépasse votre « dossier de l'écran » habituel. À travers des commentaires judicieux, des interviews, des films d'archives ou encore des extraits de longs métrages de fiction racontant les aventures de ces guerriers très spéciaux, *Mercenaires en quête d'auteur* trace le portrait de ces hommes et de ces femmes qui se chargent d'exécuter les sales besognes pour le compte d'hommes d'affaires influents, de sociétés diverses, ou alors de gouvernements puissants. Le résultat de cette quête étonnamment bien documentée ne laisse pas indifférent. À l'image de ces soldats maniant baïonnettes et mitraillettes, le film est alternativement effrayant, drôle, grotesque, menaçant, dérangeant. Ces gens qui font tout ce qui est en leur pouvoir pour vivre leurs rêves d'aventures, pour devenir des héros de « pulp novels », pour échapper au quotidien et pour se convaincre que la vie est bel et bien un roman, apparaissent à la fois comme des bêtes dangereuses, et des caricatures inoffensives de James Bond et autres espions. Sérieux et fort drôle, passant de l'exposé à la satire, *Mercenaires en quête d'auteur* cerne efficacement le phénomène du mercenaire, et interpelle notre société qui lui a donné naissance.

Ce qui demeure le plus intéressant dans ce reportage d'une ironie mordante férocement original par son sujet est justement cette balance entre la réalité et la fiction. À l'image du mercenaire qui ne sait plus lui-même s'il existe vraiment ou s'il n'est qu'un personnage fictif tant il s'est conditionné à vivre ses fantasmes, le long métrage joue sans cesse sur ces deux niveaux. La fiction et la réalité se questionnent l'un et l'autre, de même que certains passages documentaires nous paraissent totalement irréels tant les faits montrés ou relatés nous semblent incroyables.

Reportage-télé, ce film l'est certainement. Mais ce n'est pas tous les jours qu'on nous convie à des dossiers si intelligemment faits et — surtout — si intéressants. Cette plongée dans l'univers de ces mercenaires en quête d'auteurs-producteurs afin de poursuivre leur série d'aventures et de continuer à évoluer dans la fiction qu'est devenue leur vie fascine. On ne peut demander plus.

Richard Martineau

***COMME EN CALIFORNIE** — Réalisation: Jacques Godbout et Florian Sauvageau — Images: Jean-Pierre Lachapelle — Commentaire: Jacques Godbout — Recherches et entrevues: Florian Sauvageau — Musique: François Dompierre — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 80 minutes.*

Depuis quelques années, Jacques Godbout et Florian Sauvageau ont manifesté leur intérêt pour des problèmes aigus de notre temps. Ils ont observé ce qui influençait, non seulement les sociétés, les collectivités, mais aussi les individus. Avec *Feu l'objectivité* (1979), ils se rendaient compte que le point de vue de l'observateur marquait toute vision, avec *Derrière l'image* (1979), que ce que nous renvoie le téléjournal a fait l'objet de manipulations diverses, avec *Distorsion* (1981), que notre regard sur nous-mêmes n'est pas le même que celui des Africains sur nous, avec *Un Monologue nord-sud* (1982), que les rapports entre le Canada et Haïti manquent vraiment d'équilibre. Aujourd'hui, avec *Comme en Californie,* ils constatent que cette région des États-Unis, une des plus riches du monde et des plus fertiles en recherches humaines, imprime son cachet sur notre comportement.

En fait, nos deux réalisateurs sont à la recherche du Nouvel Âge. Ce Nouvel Âge, évidemment, nous vient de la Californie. Et une chanson poussée par Louise Forestier nous le rappelle intensément. C'est là, en Californie, que tout s'industrialise et se commercialise. C'est de là que l'on propulse les modes de vie les plus hardis qui atteignent inévitablement les pays occidentaux avides de méthodes efficaces. Ces modes concoctées grâce à des produits venant souvent d'ailleurs, particulièrement de l'Orient, rejoignent des adeptes de plus en plus nombreux. D'où la méditation transcendentale (ou autre) qui semble un des éléments importants de notre bien-être. L'attention à soi. Le retour sur soi-même. Car, dans ce Nouvel Âge, tout semble se ramener à soi. Et d'abord aux soins du corps qui prennent une place primordiale dans la vie d'aujourd'hui. D'où la rage du jogging qui impose des mortifications exigeantes. C'est la nouvelle religion du corps. Rien n'y fait: il faut courir. Courir après son équilibre, même si le corps doit en souffrir. Le bonheur est à ce prix.

C'est en visitant les lieux où mijote cette nouvelle philosophie de la vie que nos auteurs nous amènent à rencontrer des gens qui proposent ou appliquent les activités du Nouvel Âge. Chacun y explique sa méthode: que ce soit Steven Halpern qui, avec sa musique relaxante, et vendue *urbi et orbi,* cherche à apaiser les âmes fatiguées, que ce soit cette ancienne diplô-